

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Naturaliste Canarien

Vol. XVIII Cap Rouge, Q., Septembre, 1888 No. 3.

Rédacteur : M. l'Abbé PROVANCHER.

UNE EXCURSION AUX CLIMATS TROPICAUX. VOYAGE AUX ILES-DU-VENT

DEUXIÈME PARTIE.

(Continué de la page 32).

M. Castéra a plusieurs fois visité la France, et il a bien su emprunter à ses frères d'Europe cet esprit arrogant, suffisant, altier, qui rend les français si souvent maussades aux yeux des étrangers. La France est le pivot sur lequel tourne le monde, semblent-t-ils nous dire. Eux seuls savent juger ce qui est juste, convenable, recommandable. Tout ce qui n'est pas cotilé dans leur moule, n'est pas digne d'attention. S'ils se contentaient encore de le penser, mais ces humbles sentiments d'eux-mêmes percent à tout instant. Avec un sans gêne inconcevable ils se croient autorisés à faire la leçon à tous ceux qui ne pensent pas comme eux. Imaginerait-on, par exemple, qu'un jeune créole puisse se croire un personnage jusqu'au point de menacer une nation entière de son dédain ou de son mépris ?

Mais revenons à nos compagnons de route.

Voici que je retrouve sur le pont mon homme au cactus

du jardin public de Basseterre qui, cette fois, m'adresse la parole en français.

— Vous êtes français, me dit-il ?

— Non, nous sommes, mon compagnon et moi, des prêtres canadiens, qui visitons ces îles pour la première fois.

— Et moi, je suis curé de Ste-Marie, à quelques milles de Basseterre ; si à votre retour vous voulez bien venir passer une quinzaine chez moi, je vous recevrai avec le plus grand plaisir.

— Vous êtes curé..... catholique romain ?

— Oh ! non ; j'appartiens à l'église presbytérienne.

Tout de même je lui tins compte de sa bienveillante invitation et admirai le sans gêne avec lequel il semblait nous considérer comme des confrères.

Le Rév. Hughes, car tel était son nom, me dit qu'il était né à St-Vincent et avait étudié en Suisse. Il s'en allait avec sa femme, quatre enfants et une négresse, passer un mois de vacance chez son beau-père à Antigue, pour revenir à son poste aussitôt après.

Ce fut à peu près la seule conversation que nous tîmes avec lui, car la mer étant un peu houleuse, sa révérence fut tout le temps occupée à donner ses soins à sa digne moitié et à ses futurs héritiers, qui tous avaient la bile bouleversée par le mouvement du vaisseau.

Nous passâmes bientôt devant Névis qui semble faire suite à Saint-Kitts, n'en étant séparée que par un canal assez étroit. Puis plus loin devant Monserrat, île plus considérable, mais où nous n'arrêtâmes pas non plus. Encore un peu plus loin nous vîmes sur notre droite la Rotonde, rocher inhabité qui s'élève isolé à une grande hauteur au dessus de la mer.

Enfin à 7 h. nous jetons l'ancre dans le port d'Antigue, à une assez grande distance de la ville Saint-John que nous ne pouvons voir du point où nous sommes et où nous ne pouvons nous rendre le soir même.

Vendredi 6 avril.—Le capitaine qui avait cru un instant pouvoir opérer le déchargement dans quelques heures seulement, pour se remettre aussitôt en route, nous annonce ce matin que ce n'est pas avant 8 h. du soir que nous laisserons ce port, nous nous décidons en conséquence à nous rendre sans tarder à terre. Le trajet a plus de trois milles et la mer est passablement houleuse, mais un petit bateau à vapeur vient nous prendre et nous transporte au quai dans un instant.

L'entrée du port est très accidentée et offre maints coups d'œil des plus agréables. Tandis que nous voyons à notre droite un sémaphore avec ses pavillons au vent couronnant un pic élevé, une forteresse à notre gauche nous montre, sur un rocher escarpé, des murs et des canons dont notre artillerie moderne ne s'embarrasserait guère en cas d'attaque pensons-nous.

Nous passons tout près d'un petit rocher s'élevant à quelques pieds seulement au dessus de l'eau, tout blanchi par les excréments des oiseaux aquatiques qui viennent s'y reposer, et sur lequel nous voyons à l'instant même, sept à huit pélicans bruns, *Pelecanus fuscus*, Linné, paraissant fixes et sans mouvements, occupés qu'ils étaient à faire la digestion de leur pêche de la nuit précédente.

On sait que les Pélicans sont ces oiseaux aquatiques, de très forte taille, dont le bec fort long est muni à sa mâchoire inférieure d'un sac ou poche qui peut se dilater de manière à contenir plus d'un gallon d'eau. Ces oiseaux qui vivent exclusivement de poissons, sont très habiles pour en faire la capture, car quoique de forte taille, ils jouissent d'un vol léger et très rapide à volonté; planant tranquillement dans l'air, on les voit se lancer avec la rapidité d'une flèche sur un poisson que leur œil perçant a distingué sous l'eau; le poisson est saisi par le bec et logé tout vivant dans la gibecière de la mandibule inférieure. Lorsque la poche est remplie—contenant souvent de sept à huit pièces d'assez bonne taille—le pêcheur va se fixer sur un rocher, et là, tirant de son sac où les poissons dans l'eau

se conservent vivants, les pièces à mesure que la faim le presse, il les ingurgite jusqu'à la dernière, pour se mettre de nouveau en poursuite d'une nouvelle pêche.

Le Pélican brun dont il s'agit ici est de taille un peu inférieure à celle du pélican commun, *Pelecanus onocrotalus*, Linné. Il a la tête, le cou, les ailes, variés de blanc argenté et de cendré. Le milieu des plumes qui couvrent le dos est gris marqué de blanchâtre ; les grandes penes sont noires, les secondaires brunes ; le bec verdâtre à sa base, bleuâtre dans le milieu et rouge à l'extrémité ; la poche est d'un bleu cendré rayé de rougeâtre.

On sait que la fable du pélican qui se perce la poitrine de son bec pour nourrir ses petits, a inspiré aux auteurs anciens l'idée de le traduire comme figure du Christ qui s'immole pour le salut de son peuple. On rencontre encore fréquemment cette figure du pélican dans les bas-reliefs de nos églises, bien qu'il soit connu de tous aujourd'hui que cette prétendue immolation de l'oiseau pêcheur n'est qu'un pur mythe.

Notre petit bateau accoste à un beau quai en pierre de taille, où nous n'avons à gravir que quelques marches pour nous trouver dans la rue.

Comme le marché est attenant à cette rue, nous en faisons incontinent la visite. Presque tous les objets que nous y voyons exposés, fruits, légumes, produits de l'industrie, sont différents de ce que nous voyons chez nous. Ce sont entre autres : des ignames, des salades, des racines de différents genres, des graines de job, des gousses de vanille à odeur suave, des bonnets de salon en graines colorées en guise de perles, etc., etc. Puis, conduits par un gamin noir, nous nous rendons chez le curé, dont la résidence se trouve de l'autre côté de la ville, avoisinant la campagne. Nous admirons le pavage parfait et la propreté des rues. Les résidences et les boutiques n'ont rien de bien remarquable, mais dénotent cependant une tenue convenable.

Le curé, M. l'abbé Fogarty, qui a sur son voisin de St-Kitts, l'avantage de parler notre idiome, quoique comme lui enfant de la verte Erin, nous accueille avec une extrême bienveillance et nous fait les honneurs de sa maison avec une grâce charmante.

Le presbytère, construit pour les besoins de ces climats, semble n'avoir rien à redouter de la haute température qui règne ici. Des salles vastes et bien éclairées, des plafonds qui se confondent avec le toit même, permettent à l'air de circuler librement, et pour peu qu'on interrompe les rayons du soleil, on jouit d'une atmosphère relativement fraîche et qui n'a rien d'incommodant. Ajoutez des fleurs en pots, et d'une grande variété, sur le perron, d'autres non moins éclatantes, ni moins nombreuses dans le jardin au milieu duquel s'élève la résidence, des meubles confortables qui garnissent les chambres, et vous pourrez croire qu'on puisse habiter ici sans se considérer rigoureusement partagé par le sort.

Après le déjeuner, M. le curé nous conduit à son église, que nous trouvons fort convenable et dans un grand état de propreté. Nous admirons surtout le tombeau de son autel principal qui représente en statues l'ensevelissement du sauveur ; les poses et les attitudes des personnages sont tout-à-fait naturelles et forment un tableau très impressionnable.

Tout à côté de l'église se trouve le couvent, où quatre sœurs, des Filles-de-la-Vierge-Fidèle, donnent l'instruction aux petites filles. Les bonnes sœurs font chanter à leurs élèves, avec musique, quelques prières de chant sacré qui sont exécutées avec beaucoup de précision, et laissent deviner plusieurs voix très distinguées parmi ces enfants.

Je remarque que les élèves sont à teint plus ou moins foncé, mais sans montrer les traits des figures africaines que partagent plus ou moins les mulâtres. Sur l'observation que j'en fais à une sœur, elle me dit qu'en effet toutes ces enfants, excepté une seule, n'ont aucun sang africain dans les veines.—

Pourriez-vous reconnaître l'exception, dit la sœur?—Je promène mes regards sur la file et m'arrête sur celle qui fait un type à part par ses lèvres et sa chevelure. C'était précisément celle-là ; presque toutes les autres étaient d'origine portugaise, bien qu'elles parlassent l'anglais.

Le jardin des sœurs qui sépare le couvent de la rue nous montre une grande variété de fleurs comme on en voit partout ici ; et je trouve sur ces fleurs, de même que sur le tronc des arbres du voisinage, une punaise rouge et noire en immense quantité ; c'est le *Disdercus suturalis*, Fabr. C'est ma seconde chasse entomologique.

Après le dîner nous allons visiter l'hôpital, la prison, et un jardin botanique qui se trouve tout auprès. Nous examinons en passant un champ de canne à sucre que nous voyions de près pour la première fois. Les tiges sont toutes par talles, de 3 à 5, avec d'autres plus jeunes ; quoique mûres pour la récolte du sucre, elles ne montrent pas encore de fleurs à leur sommet. Elles mesurent de 4 à 5 pieds de hauteur sur un diamètre de deux pouces environ ; elles sont presque toutes plus ou moins courbées vers le bas. Je remarque que leurs nœuds sont beaucoup plus rapprochés que dans les tiges de maïs avec lequel elles ont en outre plus d'un point de ressemblance. Nous goûtons à la chair intérieure qui recèle le sucre, et je suis tout étonné d'en trouver le jus si abondant et si sucré, et j'ajouterai d'une saveur tout-à-fait agréable pour moi.

Nous avons la chance de pouvoir admirer dans un petit étang du jardin botanique, en pleine floraison, la reine des fleurs, sinon par la richesse du coloris, du moins par ses dimensions, c'est la *Victoria regia*. C'est une plante aquatique de la famille des Nymphéacées, et très voisine aussi de notre *Nymphaea odorata*, Aiton. La feuille fort épaisse, de 3 à 4 pieds de diamètre, presque circulaire, repose à plat sur l'eau avec un rebord d'environ deux pouces tout autour. Ce rebord est formé par le limbe qui se redresse ainsi presque à angle droit.

D'un vert foncé en dessus, elle prend une belle teinte rouge à sa surface inférieure qui est toute cloisonnée par des côtes nombreuses et fortement épineuses. Les pétioles, les pédoncules, les calices, et même les fruits sont de même épineux. La fleur, qui est dans la forme de celles des Nymphéas, atteint jusqu'à 11 et 12 pouces de diamètre. Chaque fleur ne dure que deux jours, mais la plante en donne en grand nombre. D'un blanc pur avec le centre rosé la première journée, elle est toute carminée le lendemain. Mais ce qui surprend surtout dans cette plante, c'est que tout en prenant de telles dimensions, elle est cependant une plante annuelle. On en a obtenu en Belgique des pieds monstres, à feuilles de sept à huit pieds de diamètre, à fleurs nombreuses, et cela après cinq mois seulement de la date du semis. .

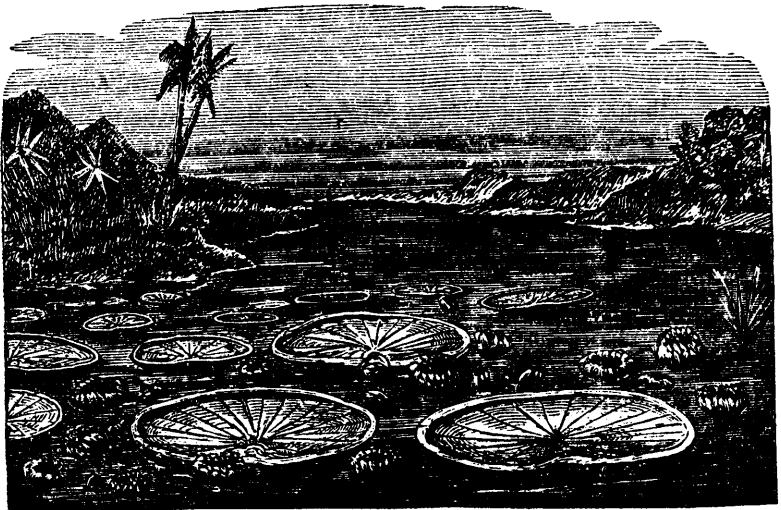


Fig. 3.

Au jardin botanique de Gand, en 1869, sept des énormes feuilles de la *Victoria* couvrirent entièrement la surface du bassin, qui ne mesure pas moins de 150 pieds carrés, de sorte qu'il fallut couper les plus anciennes pour faire de la place aux

Fig 3—La *Victoria regia*, Lindley.

plus jeunes. On voulut là faire une nouvelle expérience pour connaître le poids qu'une feuille pouvait porter. Après l'avoir couverte de toile, pour éviter les déchirures, on l'a chargée, et on est arrivée à 450 livres. La feuille étant déchargée, un des ouvriers du jardin, un fort gaillard ne pesant pas moins de 150 livres, est sauté dessus, la feuille bougeait à peine, un compagnon aurait pu s'y joindre. Imaginez donc deux pêcheurs, tranquillement assis sur une feuille, et descendant le courant d'un fleuve.

Découverte en 1837 par Schomburgh, dans la Guyane anglaise, Lindley l'annonça comme une plante nouvelle et lui donna le nom qu'elle porte aujourd'hui, bien qu'elle eût déjà été signalée dès 1799 par Hæncke, botaniste allemand, et décrite sous le nom d'*Euryale amazonica*. *Sic vos non vobis*, pourrait-on dire au sujet de cette plante, comme pour beaucoup d'autres découvertes.

J'avais déjà vu des Victorias au British Museum, à Londres, mais malheureusement lors de ma visite elles n'étaient pas en fleur.

Nous passons dans un champ planté en patates sucrées, *Dioscorea batatas*, et je m'étonne toujours de voir qu'une tige si grêle, si faible, puisse produire de si gros tubercules. On sait que la patate sucrée, de même que tous les autres ignames, appartient à la famille des Convolvulacées, dont toutes les plantes sont à tiges volubiles ou du moins faibles et rampantes.

Je trouve très abondante dans le jardin du presbytère une petite plante gazonnante, fort agréable, que j'ai longtemps cultivée en pots ; c'est la *Pilea microphylla*. On l'emploie ici à faire des bordures ; ses feuilles petites et d'un vert gai, rangées en touffes compactes, ses petites fleurs rouges se confondant presque avec les feuilles, ses tiges presque nulles et feuillées dès la base, ne mesurant pas plus de 3 à 5 pouces de hauteur, en font des bordures du plus bel effet dans les jardins bien entretenus. Elle appartient à la famille des Urticacées bien que dépourvue de poils urticants.

Les plantes que l'on voit le plus communément en pots sur les galeries des vérandahs, les perrons et les avenues en face des demeures, sont les suivantes : les Bégonias, de sept à huit variétés, les Gloxinias aux entonnoirs si variés de leur couleurs pourprés, une superbe fougère, l'*Adiantum capillus-Veneris*, à frondes tellement fournies, qu'elles forment souvent des masses compactes ; comme la nôtre, cette capillaire est à tiges noires et grêles et ses folioles découpées sont glabres et très délicates, presque translucides, puis quelques liliacées, certains géraniums, etc.

Chose assez singulière, la plupart de nos fleurs ne réussissent ici que médiocrement ; ainsi les rosiers deviennent des arbrisseaux de 5 à 6 pieds et pauvres en fleurs ; je n'ai vu nulle part notre rosier cent-feuilles. Les œillets deviennent de même à tige à demi ligneuse de 2 à 3 pieds et à fleurs assez rares. Les giroflées y sont inconnues ; nulle part je n'ai vu de pensées ; nos phlox si variés ne se rencontrent que très rarement ; nos astères si diversifiés de forme et de coloration, sont ici communs et des plus pauvres, etc.

Je dois dire aussi qu'en général les jardins sont ici fort peu soignés. S'ils ont une certaine apparence de recherche et parfois beaucoup d'éclat, cela est dû bien plutôt à la nature qu'à l'art et au travail. Remarquons aussi que si l'on cultive des plantes en pots, ce n'est pas qu'elles ne puissent réussir en pleine terre, mais c'est uniquement pour les avoir à sa portée, et quelquefois aussi, pour soustraire certaines d'entre elles trop délicates aux rayons brûlants du soleil. Il est certaines de nos plantes d'appartements ou de jardins qui prennent ici des proportions tout-à-fait colossales, ainsi j'ai vu des géraniums, des chèvrefeuilles couvrir en entier de longs murs de jardins, des lauriers-roses prendre la taille de moyens arbres, etc., etc.

Comme le rendez-vous au quai avait été fixé à 4 h. P. M., M. Fogarty veut bien faire atteler sa voiture pour nous y amener lui-même. Nous trouvons là notre petit bateau qui nous attend, et après avoir cordialement serré la main au bienveillant

curé en lui disant : au revoir, au retour, nous nous dirigeons vers notre steamer, qui presque aussitôt se met en marche pour la Guadeloupe.

Samedi, 7 avril.—A 6.30 h. ce matin, nous jetions l'ancre dans le port de la Pointe-à-Pitre; île de la Guadeloupe. Le port forme une immense baie, presque close à l'entrée par des îles basses et couvertes de végétation. D'autres îles, en partie cultivées, se montrent aussi dans l'intérieur de la baie, et la surface de cet estuaire, presque converti en lac par son abriement contre les vents, réfléchit dans son miroir les îles et habitations qui s'y mirent en offrant un coup d'œil des plus charmants. Ajoutez qu'à l'heure où nous y pénétrons, les rayons obliques du soleil levant viennent projeter au loin l'ombre des grands arbres des rives, et dorer de leurs feux les sables des rivages des flots entre lesquels nous traçons notre route, en faisant de l'ensemble un tableau jetant le défi aux pinceaux les plus habiles et les mieux exercés.

Devant nous, droit en face, se montre la ville avec ses constructions en pierre blanchâtre, ses rues alignées au cordeau, dans lesquelles se montrent çà et là d'altiers palmiers, sa vaste église un peu en arrière et dominant le tout, et des collines de verdure fermant le fond de tout côté. Un peu à droite, se voit une vaste usine à sucre, la plus considérable nous dit-on de toutes les Antilles. Ses hautes cheminées vomissent des torrents de fumée qui se dessinent en gros nuages sombres sur la verdure des collines qui s'élèvent en arrière. De longs quais sont couverts de monceaux de charbon et l'on voit des chars traînés sur des rails qui en transportent aux différentes constructions qui forment le groupe. On nous invite à la visiter, mais comme nous n'avons que quelques heures à passer ici, nous préférons visiter la ville, où quelques petites affaires d'ailleurs réclament ma présence.

En attendant que les officiers du hâvre nous autorisent à mettre pied à terre, nous nous amusons à examiner les nègres

qui s'approchent dans leurs bateaux plats pour opérer le déchargement. Les figures sont à peu près celles des noirs de St-Kitts et d'Antigue, mais nulle part nous n'avons encore vu tel accoutrement. La plupart sont sans chemise, et on hésiterait à qualifier de culotte ou de pantalon le haillon qui en tient lieu. Mais voici que l'un d'eux veut nous faire voir quel soin il apporte à conserver cet indispensable étui des pays bas. Il s'en dépouille sans cérémonie, le plie soigneusement, et va le serrer sous la pointe d'avant du bateau qui est couverte, il retire en même temps de cette espèce d'amoire un sac vide de sel, se fourre dedans, et s'en fait une espèce de jupe pour procéder au travail. Il craignait sans doute de ne pouvoir ménager assez le précieux vêtement dans les travaux qu'il avait à exécuter.

A 10 h. nous sommes sur le quai et nous parcourons de suite quelques rues de la ville. Comme nous avions quelques renseignements à obtenir à la mairie, nous nous en faisons indiquer la direction et nous y rendons sans plus tarder.

Nous pénétrons dans le corridor et frappons à la première porte que nous rencontrons. Nous trouvons à l'intérieur un jeune clerc noir, élégamment mis, qui nous demande dans un français tout-à-fait parisien :

—Qu'y a-t-il à votre service, messieurs ?

—C'est un acte de naissance de 1786 ou environ dont j'aurais besoin.

—J'en suis bien fâché, mais nos registres ne remontent pas ici au delà de 1800 ; les anciens ayant été détruits dans le grand tremblement de terre de 1843.

—Est-ce que ces anciens registres ne se trouvent plus nulle part ?

—Pardonnez ; vous pourrez les voir à Basseterre, la capitale de l'île, à une soixantaine de kilomètres d'ici. Puis-je vous être utile en quelque autre chose ?

—Je vous suis très obligé pour vos offres de services et les renseignements que vous m'avez donnés, et ne requiers rien de plus.

Puis, saluant, nous nous retirons.

En laissant la mairie, nous nous dirigeons vers l'église dont nous avons remarqué les tours en débarquant.

Mais voici que nous rencontrons le marché, et comme à Antigue, nous prenons notre route à travers les étalages plutôt que de suivre la rue. Il serait difficile de se faire une juste idée, sans l'avoir vu, de l'aspect qu'offre un tel marché. Représentez-vous 300 à 400 figures, la plus grande partie de femmes, plus au moins laides les unes que les autres, à teinte noire de toutes les nuances, depuis le gris sale de souliers non cirés jusqu'au luisant de la plaque de poêle récemment brossée, et toutes ces gueules sales et dégoutantes parlant ou plutôt jappant à tue-tête un langage qu'on dit être du français, mais dont nous ne comprenons pas un seul mot. La plupart de ces femmes sont assises par terre ; plusieurs allaitent des enfants nus qu'on voit ensuite se traîner dans la poussière ; toutes ont la tête enveloppée d'un mouchoir à carreaux et le reste de leur vêtement se résume en guenilles plus ou moins passées ou en haillons plus ou moins sales. Quant aux objets offerts, c'est à peu près les mêmes qu'à Antigue, fruits de différents genres, légumes, produits domestiques &c.

Arrivés à l'église, nous traversons la place qui s'étend au devant et rentrons au presbytère, vaste corps de logis à deux étages, entouré d'un jardin. Nous pénétrons dans le corridor dont les portes sont ouvertes, mais ne trouvant aucune sonnette pour annoncer notre présence, nous montons au deuxième par un escalier en pierre à l'extérieur et frappons à la première porte. C'était la chambre de l'un des vicaires qui nous conduit à celle de M. le curé, du côté opposé du corridor.

Le curé, M. l'abbé Minoret, qui paraît à peine toucher à la soixantaine, bien qu'il la dépasse de quelques années, nous ac-

cueille avec une urbanité toute française et une cordialité toute ecclésiastique. Il nous invite à prendre le déjeuner avec lui et nous présente à ses trois vicaires, ainsi qu'au R. P. Sire-Dey, jeune religieux de la Miséricorde, que l'on avait fait venir de Paris pour prêcher le carême à la Pointe-à-Pitre

Après le dîner, M. le curé veut bien nous conduire chez un M. Guesde, gardien du musée civique et qui s'occupe particulièrement d'archéologie. M. Guesde a fait de nombreuses et précieuses découvertes sur l'âge de pierre des aborigènes de l'île. La *Smithsonian* de Washington a publié un compte-rendu complet, avec nombreuses gravures, des découvertes du savant archéologue. Après avoir examiné les nombreux spécimens archéologiques que M. Guesde conserve chez lui, nous l'accompagnons à son musée public, à peu de distance de là. Nous comprenons de ce point qu'on a pu avec raison donner à la ville le nom qu'elle porte aujourd'hui, car nous sommes tout étonnés en suivant une rue qui semblait nous conduire à l'intérieur, de nous trouver encore en face de l'eau. Quoique au fond d'une baie, c'est réellement sur une pointe qu'est située la Pointe-à-Pitre.

Le musée, qui forme au corps de logis spécial, a une fort belle apparence sans être très considérable. La bâtisse est en retraite sur la rue, et l'espace qui la sépare du grillage en bronze qui borde cette dernière est tout rempli de plantes aux formes des plus étranges, au feuillage des plus variés en coloration, et aux fleurs odorantes et du plus vif éclat. Citons entre autres : l'arbre du voyageur, *Urania speciosa*, Schreber, arbre à tronc nu de 10 à 12 pieds de hauteur, et même d'avantage avec l'âge, terminé par de longues feuilles se rangeant de chaque côté en formant un vaste éventail ; les feuilles très entières, ne mesurant pas moins de 6 à 15 pieds de longueur sur 1 à 2 de largeur, sont tenues par de longs pétioles imbriqués à leur base et dont les gaines forment un réservoir toujours rempli d'une eau très fraîche, ce qui a mérité à la plante son surnom *d'arbre du*

voyageur, par ce que souvent cette eau est d'un grand secours pour ceux qui parcourent les contrées torrides où croît cette plante.

L'Uranie appartient à la famille des Musacées, parmi les monocotylédones ; le bananier appartient aussi à cette famille.

Puis des Pandanus en fleurs, exhibant des spadices de tout près deux pieds de longueur ; des crotons aux couleurs diversifiées, des dracenas, des chèvrefeuilles, des ketmies à fleurs rouges, jaunes, doubles, simples, &c. &c.

Nous pénétrons dans la bâtisse, et nous trouvons là un jeune homme occupé à réunir ensemble les mêmes espèces de deux caisses de coquilles récemment apportées de l'île Saint-Martin. Nous en remarquons un grand nombre de fort belles, telles que *Cypræa exantema*, *C. clandestine*, *Sigaretus*, *Purpura*, *Fusus*, *Tellina* &c. &c. Mais M. Guesde nous en montre une encore plus rare et plus précieuse que toutes celles-là, c'est une *Pleurotomaria*, d'au moins 4 pouces de hauteur et à peu près de même largeur à la base, qu'on a prise tout dernièrement vivante. Les Pleurotomaires ont été longtemps considérées comme exclusivement fossiles, ce n'est qu'assez récemment qu'on en a découvert des espèces vivantes. Ce sont des espèces de Troques à ouverture entière, mais présentant le singulier caractère d'avoir une fente profonde sur le bord droit. Ces mollusques, selon toute probabilité, ne sont pas aussi rares qu'on pourrait le croire. Mais leur capture n'étant due qu'au hasard, et le plus souvent opérée par des pêcheurs qui n'attachent aucune importance à ces sortes d'animaux, ils sont renvoyés à l'eau aussitôt que pris, et soustraits ainsi à l'inspection des hommes d'étude ou des connaisseurs.

Nous aurions bien désiré avoir plus de temps à notre disposition pour examiner plus en détail une foule d'objets que nous voyions exposés là, mais le départ du bateau était fixé à trois heures, il fallait songer à retourner à bord.

Je ne voulus pas toutefois partir sans jeter un coup d'œil sur quelques cases d'insectes, ne pouvant les examiner toutes. M. Guesde prévenant mes désirs m'exhiba une case toute remplie de scarabés monstres par leur taille, c'était le Scarabé Hercules, *Scarabæus hercules*, Linné, qu'on trouve fréquemment dans les bois en août et septembre. Il y en avait bien une douzaine de spécimens, mâles et femelles, et tous remarquables par leur taille. Les plus grands mesuraient près de trois pouces de longueur. On sait que ce scarabé porte sur sa tête une longue corne qui lui donne toute l'apparence d'un énorme charançon. M. Guesde voulut bien m'en offrir quelques spécimens ; il va sans dire que l'offre fut acceptée avec empressement, mais craignant de les perdre dans le trajet, et pensant que je pourrais m'en procurer facilement à Trinidad où nous nous proposons de séjourner quelque temps, je le remerciai pour le moment, en lui disant que je mettrai sa bonne volonté à contribution lors de notre retour au pays. Mais j'oubliais qu'un tient vaut mieux que deux tu l'auras, car notre bateau ne toucha pas à la Guadeloupe au retour, et cet insecte géant ne se rencontre pas à Trinidad, de sorte que mes cases demeurent encore veuves de spécimens si extraordinaires et si intéressants.

Nous prenons congé de notre bienveillant M. Guesde et retournons au port avec M. le curé qui pousse la complaisance jusqu'à se faire notre conducteur pour nous ramener au lieu d'embarquement. Nous serrons cordialement la main à ce brave et obligeant curé et sautons dans la chaloupe qui nous ramène aussitôt au bateau. C'était bien l'heure réglementaire, mais comme il arrive souvent en de telles circonstances, ce n'est qu'à 5h. que nous levâmes l'ancre pour sortir de la baie.

La Guadeloupe, qui fut aussi découverte par Colomb en 1493, resta encore longtemps entre les mains des aborigènes, les Caraïbes. Colonisée par les français en 1635, elle a été plusieurs fois occupée par les anglais, et finalement remise à ses pre-

miers possesseurs en 1810. Elle forme un gouvernement avec les Saintes, Marie-Galante, la Désirade et la partie française de St-Martin, formant en tout une population totale de 139,000 habitants.

L'île est partagée en deux parties par un détroit appelé Rivière-Salée. La partie située à l'est de ce canal est la Grande-terre, bien qu'elle soit la plus petite en étendue. Son unique ville est la Pointe-à-Pitre. La partie de l'ouest est la Basse-terre, dont la ville du même nom forme la capitale de tout le groupe. La Guadeloupe est située entre les 15e et 16e degrés de latitude nord. Ses principales cultures sont : la canne à sucre, le café, le cacao, le coton etc.

La partie de l'est n'a pas de montagnes élevées comme celle de l'ouest, aussi, quoique plus fertile, est-elle exposée plus que l'autre à des ouragans, des ras de marée, et parfois des tremblements de terre. On sait qu'en 1843 la Pointe-à-Pitre fut presque entièrement détruite par un tremblement de terre.

Relevant du gouvernement de la France, comme la Martinique dont j'ai parlé plus haut, la Guadeloupe subit tous les inconvénients du suffrage universel, qui permet à la canaille de dominer, et soumet la classe intelligente et propriétaire du sol, aux passions aveugles des prolétaires et des voyous. Ces négroillons mulâtres qu'on envoie à Paris prendre un vernis de civilisation et d'éducation en fournissent de nombreux exemples. Suffisance, arrogance, esprit révolutionnaire, tel est le contingent qu'on rapporte des quelques années que l'on va passer en Europe.

Partis de la Guadeloupe à 5. 30h., à 11. 30h. nous jetions l'ancre dans le port de Roseau, capitale de la Dominique.

Dimanche, 8 avril.—Dès les 6h. du matin une chaloupe nous déposait sur le quai en bois qui fait suite au revêtement en pierre de la rive, dans le genre des quais de Montréal. Nous nous dirigeons directement vers la cathédrale que nous avons remarquée du bateau même.